

ceux qui nous survivent les ageacent quelquefois à la moderne, afin que le peuple ne soit frustré de ce beau sujet... » (1)

Malgré ces craintes les réclamations en faveur de la langue française deviennent de plus en plus vives : « Vous estes doncques d'opinion, dit encore Pasquier, que c'est perte de temps et de papier de rédiger nos conceptions en nostre vulgaire, pour en faire part au public : estant d'avis que nostre langage est trop bas pour recevoir de nobles inventions, ains seulement destiné pour le commerce de nos affaires domestiques : mais que si nous couvons rien de beau dedans nos poictрины, il le faut exprimer en latin. Quant à moy, je seray toujours pour le party de ceux qui favoriseront leur vulgaire » (2). Ronsard, dans la préface de la *Franciade*, « supplie très humblement ceux auxquels les muses ont inspiré leur faveur, de n'être plus latiniseurs, ny grécánisateurs, comme ils sont plus par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfans, de leur pauvre mère naturelle : ils en rapporteront plus d'honneur et de réputation à l'advenir, que s'ils avoient, à l'imitation de Longueil, Sadolet ou Bembe, recousu ou rabobiné je ne sais quelles vieilles rapetasseries de Virgile et Cicéron. »

« Vous desprisez nostre vulgaire, dit à son tour Du Bellay, non pour autre raison, sinon que dès enfance et sans estude nous l'apprenons, les autres avec grand peine et industrie. Que s'il estoit, comme la grecque et latine, péry et mis en reliquaire de livres, » vous l'estimeriez davantage (3). Et ailleurs : « Las et combien seroit meilleur qu'il

(1) Livre XI, lettre VI.

(2) Livre I, lettre II.

(3) *La Défense et Illustration de la Langue française*, par Joachim Du Bellay, livre I, ch. II.